riques d'une valeur incontestable. Plus d'une fois, dans son *Empire Libéral*, M. Emile Ollivier s'est servi de ces notes, alors inédites, de M. Bigelow.

MEMENTO. — A propos d'un passage sur les droits d'auteur aux Etats-Unis, qui a paru dans mon article du *Mercure* du 1er février dernier, M. Robert U. Johnson, l'éminent directeur du *Century Magazine*, m'a envoyé cette communication intéressante :

Avant l'adoption de la loi du 4 mars 1909 sur les droits d'auteur, l'écrivain étranger, quoique protégé théoriquement par la loi de 1891, en a très peu profité. Pendant les dix-huit ans que cela a duré, on n'a imprimé en moyenne aux Etats-Unis qu'un livre étranger par an. De bonne heure, je fus frappé et indigné par cette situation, et je me suis décidé de faire mon possible pour faire annuler l'article de la loi qui exigeait qu'un livre en langue étrangère soit fabriqué en Amérique. D'abord, je me suis adressé à mon comité qui, à la fin, a partagé ma manière de voir, mais qui craignait, tout de même, que les imprimeurs américains n'acceptassent pas cette modification. Puis, je me suis tourné vers le président de l'Union Internationale Typographique, dont l'associé dans notre comité a refusé d'agréer l'idée, et j'ai réussi à le décider à casser la décision de son subordonné et à m'appuyer. Pour le convaincre, je lui ai fait comprendre que, pour avoir la fabrication d'un livre par an, les imprimeurs américains risquaient de perdre annuellement deux millions de dollars d'affaires avec des nations de langues étrangères qui commençaient à être fatiguées de cette situation et qui menaçaient de mettre en danger ces deux millions de trafic. Bien que nous fussions plusieurs qui aient travaillé pour faire voter le projet de loi original, je ne dis que la vérité quand je déclare que c'est à moi seul que revient l'honneur d'avoir provoqué l'abrogation de cet article inacceptable, le « manufacturing clause».

Quand le gouvernement français accordait à M. Johnson la croix de la Légion d'honneur pour son activité en faveur de la loi de 1891, on aurait cru que le ministre des Affaires étrangères prévoyait ce que M. Johnson ferait plus tard. On n'est pas toujours si bien inspiré, quai d'Orsay, dans le choix des chevaliers « à titre étranger ».

Through the Wall, le roman policier de M. Cleveland Moffett, dont l'action se passe à Paris, après avoir paru en français, vient d'avoir aussi les honneurs d'une édition allemande. *Durch die Wand* est traduit par Mme von Kraatz et publié à Leipsig par Moewig et Hoffner.

THÉODORE STANTON.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La crise des langues. — Une Académie hellénique. — Le *Noumas*. — Costis Palamas : *Valaoritis et Lascaratos*. — Pol. Dimitracopoulos : *Aristophanous Batrakhi, Nephelai, Ornithes, Lysistrata*, etc., G. Fexis, Athènes. — N Poriotis : *Phœnissai ;* G. Fexis, Athènes. — K. Theotokis : *I Sacountala tou Kalidasa ;* « Le Noumas », Athènes. — Vasilios Hiliopoulos : *Brycolacón symposion*, satire sociale ; Athènes. — Athanasios Mikhas : *Apomnimonevmata koris;* Le Pirée. — M. Papastratigakis : *I Gigantes ;* Athènes. — Akhilléas Georgiadis : *San Paramythia;* Athènes. — Memento.

A travers l'anarchie intellectuelle et la confusion des pouvoirs dont souffre particulièrement notre époque de dissolution et de renouvellement, il est curieux de voir se greffer sur la crise des religions **la crise des langues**. Jusqu'aux XVIe et XVIIe siècles, ce fut presque exclusivement en grec et en latin que pensèrent les représentants

de l'élite européenne. C'est d'hier seulement que date la prise de possession définitive de la prose didactique par les langues vulgaires, et voici que se réalise enfin le vœu exprimé par Joachim du Bellay dans la *Deffence et illustration de la Langue Françoise*, à savoir « que l'on peut désormais parler de toute chose, par tout le monde et en toute langue ». C'est l'immortel honneur de la Renaissance d'avoir compris l'utilité des traductions et d'avoir ainsi livré à tout le monde la clef des trésors de l'antiquité. Ce faisant, elle poussait à son accomplissement définitif un mouvement que l'instinct même du peuple avait inauguré longtemps auparavant; car tout ce qui s'adressait directement à lui — poèmes, contes, chroniques — ne pouvait être composé que dans son propre idiome. Quand le peuple apprit à penser, il fallut aussi lui parler sa langue. Vainement les pouvoirs ecclésiastiques tentèrent de résister; l'avènement du protestantisme marqua une première défaite. Ainsi les parlements ont succédé aux conciles et les Académies ont élargi l'œuvre des « puys » littéraires. L'unité impérialiste de culture, dont l'Eglise avait fait son monopole, s'est transformée en une vaste fédération, où chaque langage garde jalousement son autonomie.

Sans l'arrivée des Turcs à Byzance, il est possible que la même évolution se fût poursuivie normalement pour le grec. L'intervention d'un élément étranger et particulièrement destructeur ne fit que troubler la marche du phénomène sans réussir à l'empêcher. Au contraire le parallélisme reste frappant entre ce qui se passe en Grèce et ce qui se continue en France, où le latin achève d'expirer. Ne nous dénonce-t-on point une crise du français, laquelle dériverait directement de l'abandon des humanités? Et voici que, là-bas comme ici, l'on invite les pouvoirs politiques à délibérer sur la question. Mais qu'entendent-ils à la littérature ou à la linguistique? Peu de chose sans doute; car ils sont fort capables de voter à l'encontre des directions intellectuelles que leur existence représente, et c'est ce que l'on a vu en Athènes. Il a fallu l'intervention de M. Venizelos pour empêcher que les immortels poèmes de Solomos, de Valaoritis et les Chants populaires fussent bannis de l'enseignement officiel.

A l'instar d'un concile, la Chambre hellénique interdit la traduction des Textes sacrés. En face de ce vote, dont l'opportunité est passionnément discutée à travers tout l'Hellénisme, M. Adolphe Thalasso propose dans *Græcia* la création d'une **Académie hellénique**. L'idée est ancienne sans doute, car, dès 1859, le Baron Sina donnait de quoi construire le palais du futur Institut. A l'appui de sa thèse, M. Thalasso apporte des arguments qu'il juge péremptoires et sur la valeur desquels la Rédaction de *Græcia* vient fort judicieusement d'ouvrir une enquête, en même temps qu'elle fait plébisciter les noms des quarante futurs Immortels :

— « Tant que cette Académie ne sera pas constituée, dit l'éminent « Philhellène, les *Malliari* ne peuvent pas se déclarer vaincus, car « arbitraire toujours paraîtra à leurs yeux la victoire des Puristes.

« L'intérêt même des Puristes exige qu'une sanction académique « vienne confirmer le vote de la Chambre. Cette sanction est indis- « pensable, soit — si l'Institut se prononce en faveur du Purisme — « pour enrayer toute velléité de retour du Malliarisme, soit pour im- « poser, et avec toute l'autorité compétente requise, une langue offi- « cielle au pays. »

Selon M. Thalasso, le futur Institut hellénique aurait à jouer, pour l'unité de la langue néo-grecque, un rôle analogue à celui de l'Académie française, lors de sa fondation par le Cardinal de Richelieu.

Il s'agissait, dans la pensée du Ministre et selon les statuts élaborés à cette date, de donner des règles certaines à la langue, d'après les meilleurs auteurs, et de composer un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique, une poétique à l'aide des observations recueillies.

L'Académie française a-t-elle contribué, autant que le pense M. Thalasso, à l'épanouissement des génies littéraires qui sont la gloire du siècle de Louis XIV, c'est ce qu'il faudrait démontrer. En tout cas son rôle, même ramené à des proportions plus modestes, fut plutôt bienfaisant. Mais la situation actuelle en Grèce est notablement différente de celle qui s'offrait en France sous le règne de Louis XIII. Alors que l'Académie venait chez nous sanctionner un fait accompli ou bien près de s'accomplir : l'unité linguistique dans tous les domaines de la production intellectuelle, il continue d'y avoir en Grèce lutte ardente entre deux partis.

Est-ce que ces deux partis voudront accepter d'avance de s'incliner devant les décisions de la future Académie ? Le plébiscite suffira-t-il à l'élection des premiers membres ? Les commissions nommées dans son sein seront-elles choisies d'après le système majoritaire ou d'après la méthode proportionnaliste ? Et s'il arrivait par hasard que l'Académie fût vulgariste, chose assez douteuse malgré les candidats nombreux que le parti populariste peut glorieusement présenter encore que non toujours absolument psicharistes, quels moyens cette Académie aurait-elle de faire respecter ses décisions par les pouvoirs gouvernementaux eux-mêmes, dans l'enseignement, par exemple ?

Autant de questions.

Certes nous pensons qu'une Académie hellénique pourrait aider efficacement au maintien de l'unité linguistique, pour le plus grand bien de la production littéraire, si la victoire était gagnée; mais sans doute lui serait-il bien malaisé de créer cette unité si désirable. Il n'est pas si certain que cela que l'unité linguistique française ne sera pas détruite un jour ou l'autre, malgré l'Académie, en matière d'orthographe par exemple, et par simple décision ministérielle.

Déduire, d'après l'examen des meilleurs auteurs, les règles certaines de la langue n'est pas en Grèce une tâche facile ; car il va falloir choisir d'abord ces meilleurs auteurs, et quand on aura confronté Solomos et Rangabé, Bernardakis et Valaoritis, Bikélas et Pappadiamandis, sans parler de Vilaras, de Calvos, de Roïdis, de Typaldos, sans parler surtout des vivants, je ne vois pas bien à quelles moyennes grammaticales on pourra s'arrêter. Au fait, n'est-ce pas dans les *Chants populaires* qu'il faut aller chercher ces règles certaines de la langue vivante ? Ces règles, tous les écrivains du démotique les ont instinctivement observées, et bien souvent ce qu'ils ont voulu mêler de science à leur intuition leur a fait tort, quand cette science avait oublié de s'approfondir. La langue du peuple a ses grammairiens et l'on peut dire qu'elle seule possède des règles précises. En cas de décision académique en faveur du Purisme, comment veut-on que les *Malliari* consentent à se déclarer vaincus ? L'un de leurs chefs, Costis Palamas, ne vient-il pas, avec *la Flûte du roi*, de doter sa patrie d'un chef-d'œuvre quasi unique ?

Or voilà ce qui compte : les œuvres. Et surtout celles que l'on écrit avec ferveur et foi. Les Popularistes se réclament de la Vérité ; ils se sentent forts par leur idée même qui est conforme aux lois de la vie, et nul ne peut les empêcher d'envahir successivement tous les domaines de la pensée. Ainsi peu à peu se redresseront leurs erreurs, se refrèneront leurs exagérations. Ce que la *Défense et Illustration* de Du Bellay fut pour la France, le *Taxidi* le fut pour la Grèce. Il est possible que le préjugé de l'expression noble soit là-bas très vivace chez les demi-savants, en particulier ; mais ce n'est jamais là qu'un obstacle momentané ; car le double instinct de moindre effort et d'utilité ne manque jamais de réagir. A Byzance, le grec était le véhicule de la pensée pour tous ceux que touchait la culture hellénique, homophones ou non ; le grec d'aujourd'hui ne s'adresse plus guère qu'aux Grecs et il a besoin d'être facilement compris, pour que le peuple, par des traductions appropriées, prenne contact avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité devenus inintelligibles et avec ceux de l'étranger.

Ces dernières années ont vu naître de nombreuses traductions en démotique, dont *l'Iliade* de Pallis. Au fur et à mesure de leur apparition nous avons cité les principales, celles très soignées de Gryparis par exemple. Le **Noumas**, qui vient d'entrer dans sa neuvième année d'existence et qui reprit, avec des visées plus éducatives, plus nettement sociales, l'œuvre interrompue de la *Techai*, coopéra puissamment à encourager ces traductions, comme à démontrer les aptitudes essentielles de la langue populaire au développement de toute matière philosophique, critique ou scientifique. La bataille y

fut menée avec intransigeance; la collaboration fut nombreuse et de haute valeur.

Maints jeunes talents y ont débuté et s'y sont mis en lumière, tels Rigas Golphis, Jean Peryalitis, Sikelianos, etc., etc.

D'autres s'y sont révélés sous un aspect neuf, tel Constantin Chatzopoulos mué en prosateur puissant, sans pourtant oublier de se retrouver poète à ses heures. Grâce à l'érudition de Palamas et de quelques autres, il y eut place pour certaines études fort instructives sur les précurseurs vulgaristes, et il faut citer à ce point de vue les réflexions hautement philosophiques, que suggèrent à l'auteur de *la Flûte du Roi* les lettres échangées entre **Valaoritis et Lascaratos**. C'est prétexte à l'éminent poète d'établir une sorte de parallèle entre l'auteur de *Kyra Phrosyni*, vulgariste en poésie seulement, et le Satirique ionien, d'esprit incisif et fin, fort peu lyrique, mais qui, en prose, prépara en quelque sorte l'œuvre de Psichari. Par sa propagande méthodique, le *Noumas* a certainement fait beaucoup pour déchaîner les représailles actuelles. Aussi y a-t-il beaucoup d'écrivains aux tendances nettement vulgaristes qui refusent d'accepter la règle psichariste.

Tel Pol. Dimitracopoulos, l'auteur des *Deux Testaments*, qui publie en vers, dans la collection Georges Fexi, la traduction des principales Comédies **d'Aristophane**: *les Grenouilles*, *les Nuées*, *les Oiseaux*, *Lysistrata*, etc. Elégance et souplesse de style, telles sont les caractéristiques de ces adaptations, qui ont leur valeur propre et qui se tiennent à l'écart de toute exagération, mais qui ne sauraient, autant que la simple prose, serrer le texte de tout près. En échange, le charme souverain du rythme et de la rime est chose appréciable. M. Poriotis donne à la même collection une version très soignée des **Phéniciennes** d'Euripide, qu'il convient de mettre à côté d'une **Sacountala** également transposée en démotique par M. Theotokis. Quoi que proclament les Puristes, il ne suffit pas d'ignorer le grec pour bien écrire la langue du peuple et surtout en prose. Des hommes de grand talent ont avoué « n'avoir pas l'habitude » et, comme la langue puriste est seule enseignée, il n'est pas rare de constater chez les débutants l'influence persistante de tournures apprises et dont ils ont peine à se débarrasser. Il en est même qui, après un premier jet composé en puriste, transposent l'œuvre en démotique. C'est à quoi renonça l'auteur de **Festin de Revenants**, M. Vasilios Hiliopoulos, qui ne manque ni de verve ni de fantaisie et qui fait songer parfois au vieux Lucien. Cette satire sociale révèle un artiste doublé d'un penseur.

Plus directement émotif, plus proche de la vie vécue, l'art de M. Athanase Mikhas répudie le scolastique. Un réel talent de conteur se manifeste dans **Souvenirs de jeune fille**, et plus spé-

cialement dans *Deux Roses ;* mais le style a besoin de mûrir, de gagner de la couleur et de la fermeté. Jeune également, M. Papastratigakis est de ceux qui, sous l'influence de Nietzsche, ont rêvé le Surhomme. Dans **les Géants** il met ses idées en scène de façon très personnelle ; mais la force n'est pas tout et l'art se nourrit plutôt de ce que l'on ressent que de ce que l'on imagine. La sûreté de main de M. Papastratigakis nous est un sûr garant qu'il y songera bientôt, et il nous donnera des œuvres parfaites.

Simplement, à la manière du peuple, M. Achille Georgiadis nous déroule la trame nuancée de ses petits contes qu'il intitule **Comme des fables**, et je ressens pour eux une très vive prédilection ; car ils me donnent envie de rouvrir les pages où Christovasilis, Ephtaliotis inscrivirent les leurs. *Argyris* notamment est une chose à lire.

« On écrit toujours bien, disait récemment Remy de Gourmont, quand on se sert avec ingénuité de la langue littéraire de son temps. »

Et comment refuser la qualité littéraire à une langue qui a produit tant d'œuvres marquantes, dont l'Hymne national lui-même ? A l'appui de cette réflexion l'éminent penseur déclare d'ailleurs tout net qu'il lui a toujours été impossible de reconnaître, en dehors du point de vue strictement linguistique, un haut et un bas latin (mettez grec), une langue qui aurait des vertus éducatrices et une autre qui n'en aurait pas.

Ce sera notre conclusion.

Nous eussions aimé pourtant parler aujourd'hui de la nouvelle œuvre de Psichari, un pur chef-d'œuvre de prose émue et musicale : *les Deux Frères ;* mais elle mérite un long examen et comme elle est de celles qui sont écrites pour durer, son auteur ne nous en voudra certainement pas de le faire attendre.

Memento. — A Heraclion de Crète vient de paraître le tome III de la *Kritiki Stoa*, recueil littéraire annuel où, sous la direction éclairée de M. P. Mourélos, se résume tout le mouvement intellectuel de la grande île. A côté de poèmes signés Palamas père et fils, Cavaphis, Peryalitis, Sigouros, on remarque un petit drame de Mme Psiloritis et une étude savante de Hatsidakis sur les chants populaires crétois.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

René Pinon : *L'Europe et la Jeune Turquie ;* Perrin. 5 »

Poésie

Geneviève Le Lasseur de Ranzay : *Les Guirlandes ;* Grasset. 3 50

Gabriel de Pimodan : *Sous les Hêtres de l'Est ;* Messein. 3 50

R. Christian-Frogé : *La Lyre de Fer ;* Rey. 3 50